Près de Strawinsky

par

Mario Bois

Séance du 6 février 2013

Vous savez ce qu'est le Destin. Un jour, il m'a fait rencontrer et puis connaître l'un des musiciens les plus extraordinaires de l'histoire. Disons d'abord qui est ce petit Igor Strawinsky qui naît en 1882 à Saint-Pétersbourg dans une famille bourgeoise. Le père est un grand chanteur, soliste à l'opéra. La mère joue fort bien du piano. On emmène l'enfant au concert, à l'opéra, entendre son père. Bientôt on s'aperçoit que le jeune Igor n'aime rien plus que la musique, la lire, la jouer et aussi l'écrire. Adolescent, il montre tant de dons que le grand Rimsky Korsakov accepte de lui donner des leçons.

En ville, il y a un jeune homme qui fait de plus en plus parler de lui ; il s'appelle Serge de Diaghilev. Il a vingt-huit ans (dix ans de plus que Strawinsky). Il est fort intelligent, très cultivé, homosexuel. Il est passionné d'art moderne, de peinture, de musique. Entouré de jeunes gens, il organise sans cesse des soirées où on parle d'art, l'un montre ses toiles, l'autre joue sa musique. Un jour le jeune Igor joue un *scherzo* de cinq minutes qu'il vient de composer. Diaghilev écoute, ça lui plaît.

1903. Diaghilev part découvrir l'Europe, Rome, Berlin, Vienne… et Paris. Là, c'est l'éblouissement, c'est pour lui le centre du monde. Il constate qu'en Occident l'art russe est pratiquement inconnu, en particulier la musique russe. De retour à Saint-Pétersbourg, Diaghilev s'interroge : « Et si je créais une compagnie d'opéra russe ? Et où commencer ? À Paris évidemment. »

Quatre ans plus tard, au Théâtre du Châtelet, un jour de 1908, le rideau se lève sur un opéra qu'on découvre : *Boris Godounov* de Moussorgsky. Tout est russe, la musique, le livret, les décors et costumes, les chanteurs. C'est un triomphe. En quelques jours Paris se met à la mode russe.

Retour à Saint-Pétersbourg. Que faire la saison prochaine ? À Paris bien sûr. Des ballets, c'est tout aussi brillant et moins lourd. Et le 18 mars 1909, toujours au Châtelet, voilà trois grands ballets, de Borodine, Glazunov, Rimsky Korsakov, chorégraphie de Fokine. Parmi les danseurs, un ange fascine, il s'appelle Nijinsky. Triomphe.

On rentre en Russie. Il faut préparer la saison prochaine. Diaghilev a près de lui un compositeur russe très doué : Anton Liadov. C'est un original, il collectionne les veilles éditions de contes russes. Diaghilev lui demande :

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page8

– Auriez-vous un sujet à me proposer pour un ballet ?

– Oui, un conte ancien : *l'Oiseau de feu*.

D'accord. Mais Liadov est paresseux. Le temps passe et rien ne vient. Diaghilev s'impatiente :

– Alors, où en êtes-vous ?

– Ça avance : j'ai déjà acheté le papier à musique…

Bref, il faut changer de compositeur. Et vite ! Qui peut faire ça rapidement ? Et voilà que Diaghilev se souvient de ce garçon, Igor Strawinsky, dont il avait entendu le petit *scherzo*. On va garder le sujet *l'Oiseau de feu* et le jeune Strawinsky (qui a vingt-sept ans) vite va écrire la musique.

Fin avril 1910, la troupe arrive à Paris. Strawinsky en fait partie. Intimidé, sa partition sous le bras, il découvre le monde de la danse, les coulisses, les répétitions. C'est que, cette fois, on est à l'Opéra de Paris. Il découvre aussi Paris la grande ville, qui l'éblouit.

Le 25 juin de cette année 1910 a lieu la première de *l'Oiseau de feu* (chorégraphie Fokine). Grand succès. La critique enthousiaste soulignera la qualité de la musique de ce jeune inconnu. Diaghilev, fier de sa trouvaille, demande à Strawinsky :

– Alors, pour la saison prochaine, vous pensez à quelque chose ?

– Non. J'ai commencé à écrire un concerto pour piano.

– Que voulez-vous que je fasse avec ça ?

Pourtant, Diaghilev écoute la partition qui n'en est qu'à la moitié ; elle est pleine de vie, de rythme et de malice. Et il a une idée saugrenue. Si on réduisait le rôle du piano, en développant l'orchestre, on pourrait l'adapter à une histoire populaire russe, naïve, celle d'un personnage de tréteaux de foire, le pantin Petrouchka : ça fera une sorte de *commedia dell'arte* russe. Strawinsky accepte. Il a besoin d'argent. Je ne vous ai pas dit qu'à vingt-trois ans, il s'est marié. Avec sa cousine germaine. Et qu'il a déjà deux fils. Et que sa jeune femme vient de tomber malade.

13 juin 1911. Retour au Châtelet, à Paris, première de *Petrouchka*. Grand, grand succès. Nijinsky est un pantin prodigieux. Et Strawinsky devient une vedette. Alors Diaghilev décide de ne plus se limiter à Paris et donne des spectacles à Monte-Carlo et à Londres.

Nous sommes en 1912. Depuis quelque temps Diaghilev a mis Nijinsky dans son lit. Et voilà qu'il décide de faire de son jeune danseur un chorégraphe. Il lui donne *l'Après-midi d'un faune,* une courte musique préexistante de Debussy. Nijinsky termine à plat ventre, couché sur le voile d'une nymphe, remuant les hanches dans une attitude masturbatoire. Évidemment, dans la salle, c'est le scandale. Diaghilev dit : « C'est tout à fait ce que je voulais. » Le jeune Cocteau jubile.

1913. Nouveau printemps russe, encore à Paris. Peu à peu, Diaghilev éloigne Fokine, il s'en sépare. L'important, c'est Nijinsky chorégraphe qui, le 15 mai, crée *Jeux* de Debussy. Le sujet est sans intérêt (une partie de tennis), c'est un flop. Debussy est furieux. D'autant qu'il sait ce qui se prépare. Il vient d'assister à la répétition d'un ballet qu'on va donner dans quinze jours : *le Sacre du printemps*, chorégraphie de Nijinsky. Nous allons y revenir.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page9

Pendant la guerre de 1914, les Ballets russes, réduits en nombre, dansent à New York, en Espagne, en Italie. Après 1918, tout repart de plus belle, la compagnie étant fixée à Monte-Carlo. Des dizaines de créations seront données, surtout à Paris et à Londres.

1929. Diaghilev a cinquante-sept ans. Il est fatigué. Il se repose à Venise. Le matin du 19 août, on le trouve dans son lit, mort.

Soixante et onze ballets ! Il aura fait naître soixante et onze ballets en vingt ans… Entre autres : *l'Oiseau de feu* (1910), *Petrouchka* (1912) et *le Sacre du printemps* (1913). Trois chefs-d'œuvre de Strawinsky en trois ans. Formidable trilogie !

Revenons au début de 1912. Diaghilev dit à Strawinsky :

– Nous allons faire un troisième ballet ensemble. Avez-vous une idée ?

– Oui, depuis un certain temps, avec Roerich…

(Roerich, c'est l'un des trois grands décorateurs de Diaghilev. Mais il est aussi ethnologue.)

– … Avec Roerich nous avons pensé à quelque chose : un rituel ancien de la Russie païenne.

Diaghilev tombe du ciel.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Voilà. Nous sommes il y a mille ans, dans la steppe. C'est l'arrivée du printemps. Un groupe de jeunes filles élit l'une d'elles, qui doit alors, au centre d'un cercle de vieux sages, danser, danser, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort, afin que naisse le printemps.

– Eh bien dites-moi…

– Oui, j'y travaille, c'est assez avancé.

Et Strawinsky part pour la Suisse rejoindre ses enfants et sa femme, qui est maintenant atteinte de tuberculose. Quelques semaines plus tard, Diaghilev arrive.

– Jouez-moi votre *Sacre*, pour voir ce qu'il en est.

Strawinsky se met au piano. Et c'est une avalanche de fragments mélodiques sans cesse coupés de rythmes syncopés ; Diaghilev finit par interrompre :

– Est-ce que ça va durer encore longtemps ?

Alors Strawinsky répond au patron :

– Ça durera le temps qu'il faudra !

Diaghilev sent pourtant qu'il y a là une force énorme, une musique inouïe (dans le vrai sens du terme). Mais il constate que l'œuvre ne fait que vingt-deux minutes. C'est trop court. Et Strawinsky va se remettre au travail. Cela est important parce que c'est grâce à Diaghilev que le *Sacre* durera trente-deux minutes. La partition est donc confiée à Nijinsky. Strawinsky n'estime pas son travail chorégraphique. Il y aura cent vingt répétitions. Cent vingt ! Le ballet sera donné dans un nouveau théâtre parisien qui vient d'ouvrir ses portes : le Théâtre des Champs-Élysées. C'est sur cette scène que se passe le dernier mois de répétitions. La musique aussi sent la poudre. Certains professionnels viennent voir : Saint-Saëns révolté, Debussy désorienté. Le jeune Cocteau est ravi et se répand dans tout Paris : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! »

Déjà les conservateurs se révoltent, les mondains pensent : « Pourquoi pas ? » Les snobs s'enthousiasment et les jeunes milieux d'avant-garde crient au génie.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page10

Et arrive le soir du 28 mai 1913. Le rideau se lève, et aussitôt (tous les témoins le rapporteront), en moins de trois minutes, la salle éclate, c'est le tumulte, les huées, les acclamations. Et entre les spectateurs, à l'orchestre, les insultes. Les injures fusent :

– Dehors les putains du XVIe !

– Non au massacre du printemps !

De sa loge, la comtesse de Pourtalès, le diadème de travers, s'écrie :

– C'est la première fois depuis soixante ans qu'on me manque de respect !

Debussy n'est pas venu. Saint-Saëns quitte ostensiblement la salle. Dans la coulisse, debout sur une chaise, Nijinsky crie, marquant la mesure, parce que sur scène, les danseurs n'entendent rien… Ainsi donc, ce soir-là, on n'a pas entendu la musique. Alors soyons sérieux. Et disons : la création du *Sacre* a été un scandale chorégraphique, oui, mais en aucun cas un scandale musical. De plus, rappelons que ce soir-là il y avait quatre ballets au programme. Le premier était *les Sylphides* de Chopin, puis le *Sacre*. Après quoi ce fut l'entracte. Et en seconde partie furent dansés *le Spectre de la rose* et les *Danses polovtsiennes*. Et cela calma tout le monde.

Le *Sacre* de Nijinsky ne sera représenté que sept fois, trois à Paris, quatre à Londres. Et puis il disparut.

Quelques mois plus tard, on va jouer le *Sacre* en concert au Casino de Paris. C'est un énorme triomphe. Strawinsky est rassuré. Mais sait-il vraiment qu'il a écrit là l'une des œuvres les plus novatrices et les plus puissantes de toute l'histoire de la musique ? Cette déferlante, ces pulsions, convulsions, gémissements, éclatements, cette force toute de muscle et de nerf, cette musique nouvelle venant du fond des âges, sans précédent, surgie on ne sait d'où.

Je crois qu'on peut dire : après Beethoven, la symphonie n'est plus comme avant, après Wagner, l'opéra n'est plus comme avant, après le *Sacre*, toute la musique ne sera plus comme avant.

La guerre de 1914 éclate. Strawinsky se réfugie en Suisse auprès de sa femme malade et de ses enfants qui sont maintenant quatre. Il y écrira *l'Histoire du soldat*, *Renard*, il préparera un ballet que lui a commandé Diaghilev. Ce sera à partir de thèmes du Pergolèse, *Pulcinella*, petit cousin italien du pantin Petrouchka.

Mais en 1917 s'est produit en Russie un événement gravissime : la révolution d'Octobre. Toute propriété sur les biens familiaux disparaît. Et voilà Strawinsky sans argent, se trouvant en exil, peut-être pour toujours.

1918. C'est le retour à Paris, où tout recommence. Il y aura encore quelques autres ballets pour Diaghilev. Après *Pulcinella*, un chef-d'œuvre : *Noces*. Viennent alors les dix-huit années au cours desquelles Strawinsky compose de grandes œuvres. En marge, il écrira de petites choses fantaisistes (un tango, une polka pour des éléphants de cirque, une orchestration de l'hymne américain, etc.) et certains commencent à le considérer comme un touche-à-tout, donnant dans la coquetterie.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page11

Mais il y a une chose importante, sa découverte du jazz. En 1919, le chef d'orchestre Ansermet, revenant de New York, lui rapporte les tout premiers enregistrements de jazz. Et Strawinsky compose aussitôt un *ragtime*. En 1919 !

En ce début des années 1920, à Paris, derrière sa façade mondaine, Strawinsky se sent seul. En Suisse, où il se rend souvent, sa femme est de plus en plus malade.

On a prêté à Strawinsky des aventures, elles sont très rares (par exemple avec Coco Chanel ; si elle est vraie, elle fut courte).

En 1924, Diaghilev lui présente une femme russe, belle et sensuelle, Vera de Bosset, qui a été une vedette du cinéma muet et s'occupe maintenant de l'atelier de costumes de la troupe. Strawinsky est religieux, puritain. Il finit par céder et Vera sera désormais sa compagne. Il ne délaissera jamais sa femme et s'en occupera jusqu'à sa mort en 1939, à cinquante-huit ans. Il attendra alors deux ans avant d'épouser Vera.

La gloire de Strawinsky grandit à l'étranger, mais à Paris, il se sent… sous-estimé. Au milieu des compositeurs parisiens, Poulenc, Auric, Sauguet, Milhaud, il n'est que l'un d'eux. Il souhaiterait la Légion d'honneur, il ne l'aura pas. En 1936, il se présente à l'Institut de France, on lui préfère Florent Schmitt.

1939 : la guerre menace et Strawinsky part pour les États-Unis où il s'installe, à Hollywood, dans un bungalow assez modeste. Il n'est pas venu là pour des commandes de cinéma : il n'écrira jamais de musiques de film. Mais aussitôt, le très célèbre Walt Disney lui demande le droit d'utiliser la musique du *Sacre* dans son prochain film : *Fantasia*. Strawinsky accepte parce qu'il a besoin de ce gros chèque. Mais il méprisera toujours ce que Disney a fait de sa musique.

Évidemment, en Amérique, Strawinsky rencontre du monde : Gershwin, par exemple, qu'il estimait. Gershwin était compositeur et pianiste de concert. Il admirait Strawinsky. Un jour il lui demande :

– Maître, j'aimerais que vous me donniez des leçons.

– Combien gagnez-vous par concert ?

– Oh… 500 dollars ?

– Alors c'est vous qui devez me donner des leçons.

En Amérique il y avait un pianiste célèbre, Van Cliburn, très riche et très prétentieux. Il rencontre Strawinsky.

– Maître, savez-vous ce qui se passe ? C'est extraordinaire ! Je joue votre sonate !

Strawinsky répond très timidement :

– Mais moi aussi, monsieur !

Dans leur bungalow, loin de l'Europe, le couple Strawinsky s'ennuie. Elle peint, il compose, mais le génie n'est plus toujours là.

À quinze kilomètres habite un vieux compositeur : Arnold Schoënberg. Il avait inventé, au début du siècle, un système de composition basé sur la série des douze sons, le dodécaphonisme. Strawinsky déteste cette écriture systématique sérielle et ne rencontrera jamais Schoënberg en Amérique.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page12

© *Erich Auerbach, Sipa*

Pourtant, au début des années 1950, un tout jeune intellectuel américain, Robert Craft, frappe à la porte du bungalow. Il est intelligent, très informé de tout ce qui se passe dans le monde entier de la musique. Strawinsky l'écoute, de plus en plus intéressé. Bientôt Bob Craft est là tous les jours et finit par s'installer chez les Strawinsky, devenant avec le temps comme un fils adoptif. Craft recueillera les souvenirs et commentaires de Strawinsky et les publiera en six volumes. Bob établit aussi les contacts internationaux qui permettent au Maître, de plus en plus souvent, de diriger ses œuvres en concert pour le disque, de recevoir des commandes de grands festivals et en particulier de celui de Venise dont Strawinsky deviendra la vedette pendant dix ans.

L'argent afflue. Mais Craft avait fait ses premiers pas dans l'ombre de Schoënberg et finit par retourner complètement Strawinsky et le convertir, année après année, à la composition dodécaphonique ! Craft n'est pas le seul responsable de cela. Dans les années 1950, surtout en France et en Allemagne, la jeune avant-garde bataille, convaincue que le sériel est la musique de l'avenir. Au diable les vieilles barbes qui nous bassinent au concert avec leurs vieilleries !

Il y a le jeune et bouillant Boulez qui occupe la place de porte-drapeau. En 1952 il écrit : « Toute musique qui n'a pas ressenti la nécessité du langage dodécaphonique est inutile. » Strawinsky se sent vieillir. Il veut que sa musique rajeunisse. Peu à peu, et jusqu'à la fin, il va

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page13

nous donner une succession d'œuvres sérielles. Cette conversion va scandaliser la majorité des compositeurs dans le monde. Encore un scandale signé Strawinsky, mais cette fois un pauvre scandale. Celui qui avait été pendant quarante ans le plus grand inventeur de musique du siècle, le Maître, le guide, le pionnier, devenait un suiveur.

Francis Poulenc nous écrit dans une de ses lettres : « Igor nous avait conduits dans l'exubérance de la jungle, le voilà maintenant dans les sables désertiques. »

Partout la critique est dure. Par exemple, à Paris, Bernard Gavoty. Strawinsky l'appelait « Gavnoty » parce qu'en Russe, *gavno* veut dire « crotte ».

Dès lors, Strawinsky et Vera, toujours domiciliés à Hollywood, se mettent à voyager, à voyager sans cesse. Le plus illustre des compositeurs vivants est invité partout pour diriger, pour des hommages, des rencontres prestigieuses (John Kennedy, le pape…).

Mais il serait temps que je vous parle d'un Strawinsky bien vivant, d'un Strawinsky que j'ai eu le bonheur de connaître. Je vais alors être obligé de vous parler de moi. C'est inévitable. Quand on s'approche d'un si grand personnage qui vit sans cesse sous le feu des projecteurs, on est bien obligé d'entrer soi-même dans le cercle de lumière.

Je l'ai rencontré souvent au cours des douze dernières années de sa vie, de 1959 à 1971, date à laquelle il mourut, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Après chaque rencontre, le soir, je notais les choses entendues. Mais une partie m'a échappé, parce qu'il m'arrivait parfois de rentrer ivre et de ne rien noter du tout.

1959. J'ai vingt-sept ans. Je viens d'être engagé pour diriger la branche française du grand éditeur londonien Boosey & Hawkes (qui publiait Strawinsky, Bartók, Prokofiev, Rachmaninov, etc.). Trois semaines après, mon directeur appelle :

– M. et Mme Strawinsky arrivent demain à Paris. Ils seront à l'hôtel Berkeley, au rond-point des Champs-Élysées. Vous devez aller les voir à quinze heures pour vous présenter.

Nous sommes le 15 septembre. Il fait un beau temps d'été. J'arrive en avance, mort de trac, je fais les cent pas sur le trottoir. Quinze heures pile. Le concierge : « Chambre 218. Montez. » Dans le couloir la porte est entrouverte. On entend deux voix fortes qui s'enguirlandent en russe. Je frappe doucement. On vient. C'est lui, il marche lentement, s'appuyant sur sa canne (il a soixante-dix-sept ans). Il me présente sa femme qui répond à peine et disparaît dans sa chambre. Nous nous asseyons. Il porte de grosses lunettes, il tient sa canne entre ses jambes. Il parle lentement, poliment, un très bon français avec un léger accent.

Il demande :

– On ne donne pas mes ballets à l'Opéra de Paris. Pourquoi ?

– Le nouveau directeur est M. Auric.

– Demandez-lui : est-ce qu'il connaît mon nom ?

On parle encore un peu, comme ça, poliment. Il dit :

– Je vous prie d'avoir la gentillesse de m'apporter de l'argent.

– Oui, Maître. Quand ?

– Tout de suite. (Il a un petit sourire.)

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page14

Il est temps de m'en aller. Il se lève difficilement de son fauteuil, agrippé à sa canne et me raccompagne jusqu'à la porte. Je retrouve le trottoir. Ouf ! Ça y est. L'examen de passage est terminé. Le soir même, mon directeur de Londres m'appelle :

– Eh bien, on ne peut pas dire que ce soit un succès ! Surtout avec madame !

Rentré chez moi, je pensais : deux choses m'avaient étonné. D'abord, il était laid ; et ces vers de Victor Hugo me revinrent : « Il était laid, les traits austères, la main plus rude que le gant. »

Mais surtout, ça m'avait frappé, il était petit. Je me disais : finalement, il y a beaucoup de grands hommes petits. D'abord le plus petit de tous : Mozart, 1,51 mètre. Et puis Napoléon, Beethoven, Hugo, Picasso et voici Strawinsky. Plus tard, un jour il me confia son passeport pour une démarche et je lus : taille 1,57.

Le lendemain je reviens à l'hôtel avec l'argent. Le concierge appelle la chambre. Personne. Venant du bar, j'entends deux voix sonores. Je m'approche. Il est là, dans un coin, avec un ami. Il me le présente : Pierre Souvchinsky. Ils en sont à leur troisième whisky, peut-être au quatrième. Aussitôt on m'en sert un. Ça rigole comme des larrons en foire. On trinque. M. Strawinsky verse la moitié de son verre dans le mien. (J'appris par la suite qu'il était un grand amateur de whisky et que certains l'appelaient : Stra-whisky.) Mais ma tête tourne ; je descends aux toilettes et je restitue tout dans le lavabo. Alors paraît à la porte Pierre Souvchinsky. Il me réconforte, m'apporte une chaise, tout cela avec une chaleur… paternelle.

Dès lors, et pendant douze ans, Souvchinsky allait être pour moi le meilleur des hommes, le plus généreux. C'est grâce à Pierre que je devins de plus en plus proche des Strawinsky et que les relations devinrent familières, je dirais même familiales.

Qui était Souvchinsky ? C'était probablement le meilleur ami de Strawinsky (avec Balanchine). Il l'avait connu en 1922 à Berlin. En 1936, il l'avait aidé à rédiger son livre *Poétique musicale*. Ils s'écrivaient beaucoup. Pierre était un philosophe et musicologue russe habitant à Paris. Marié, il avait peu d'argent. Il avait un rôle central dans les milieux d'avant-garde. Avec Jean-Louis Barrault il créa le Domaine musical, mettant en valeur le jeune Boulez, etc.

Deux jours plus tard, le compositeur Philippot m'appelle :

– Je sais que Strawinsky est à Paris. Je viens d'écrire un livre sur lui. Merci de le lui remettre et de me dire ce qu'il en pense.

Philippot est très influencé par sa femme qui est une psychanalyste convaincue. Résultat : selon lui le talent de Strawinsky n'est dû qu'à l'influence de son père, de sa mère, et à son sang russe. Je dépose le livre à l'hôtel Berkeley. Le lendemain Souchvinsky appelle :

– Je dîne ce soir avec lui. Venez donc nous rejoindre.

Il est là avec Pierre, Vera et Bob (Craft). M. Strawinsky commence par me dire :

– Ne dites jamais que je suis à Paris ; j'y suis toujours incognito.

Je l'interroge sur le livre. Il l'avait lu et il dit :

– C'est curieux : quand quelqu'un écrit un livre sur moi, après quelques pages je m'aperçois qu'il écrit un livre sur lui.

Il ajoute : « Le meilleur livre qu'on peut écrire sur moi, c'est un catalogue de mes œuvres. »

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page15

Grâce à Pierre, la conversation devient tout à fait décontractée. Vera est charmante, charmeuse. Un corps lourd, elle est encore jolie, avec un beau sourire. Elle sera toujours comme ça (sauf lorsque deux ou trois fois je la verrai encore s'enguirlander avec son mari). Bob, peu bavard, souvent coincé, on sent qu'il préférerait être au Moulin rouge plutôt qu'avec ces personnes âgées. M. Strawinsky revient sur le sujet : pourquoi le joue-t-on si peu à Paris ? Pierre dit :

– C'est que nous avons un ministre de la Culture, André Malraux, qui n'aime pas la musique.

– Alors, dit Strawinsky, il ne faut pas qu'il soit ministre de la Culture, il faut qu'il soit ministre de l'Agriculture.

Il parle lentement, d'un air accablé par les événements, et il s'arrête, confus, avec une lueur de malice dans les yeux. Pierre l'amène à évoquer les années passées en Suisse pendant la Première Guerre mondiale. « Vous savez, dit Pierre, Igor a connu des gens étonnants là-bas, Freud… (Strawinsky prend un air apeuré)… Rodin… Quels souvenirs en gardez-vous ?

– Rodin avait les mains molles. Je l'ai revu deux ans plus tard : il avait encore les mains molles. Après, je ne l'ai pas revu, parce qu'il était mort.

– Et Lénine ?

– Il était très timide.

– Vous savez, dit Pierre, qu'en 1913 il vivait à Paris. Il n'avait pas le sou et il travaillait comme valet de chambre.

– Lénine, dit Strawinsky sur le ton de la plus grande évidence, était sûrement un excellent valet de chambre.

Le lendemain, comme nous le ferons chaque fois, Pierre et moi les accompagnons à Orly où ils s'envolent pour Dieu sait où : toujours un nouveau voyage.

Juin 1959. Arrive à mon bureau un jeune chorégraphe débutant, qui faisait, avec ses huit danseurs, de petits ballets d'avant-garde au Théâtre de l'Étoile. Il s'appelait Maurice Béjart. On se connaissait depuis quelque temps. Il me dit :

– Tu sais ce qui m'arrive ? Ils créent à Bruxelles une compagnie de quarante danseurs et ils m'ont demandé de la diriger !

– C'est formidable ! Et qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je vais faire *le Sacre du printemps*.

– Quoi ? Ça va pas bien la tête ! Toi ? *Le Sacre* ? Balanchine n'a pas osé le faire, Robbins non plus, Martha Graham non plus !

– Tais-toi, tu n'y connais rien ! Donne-moi les disques !

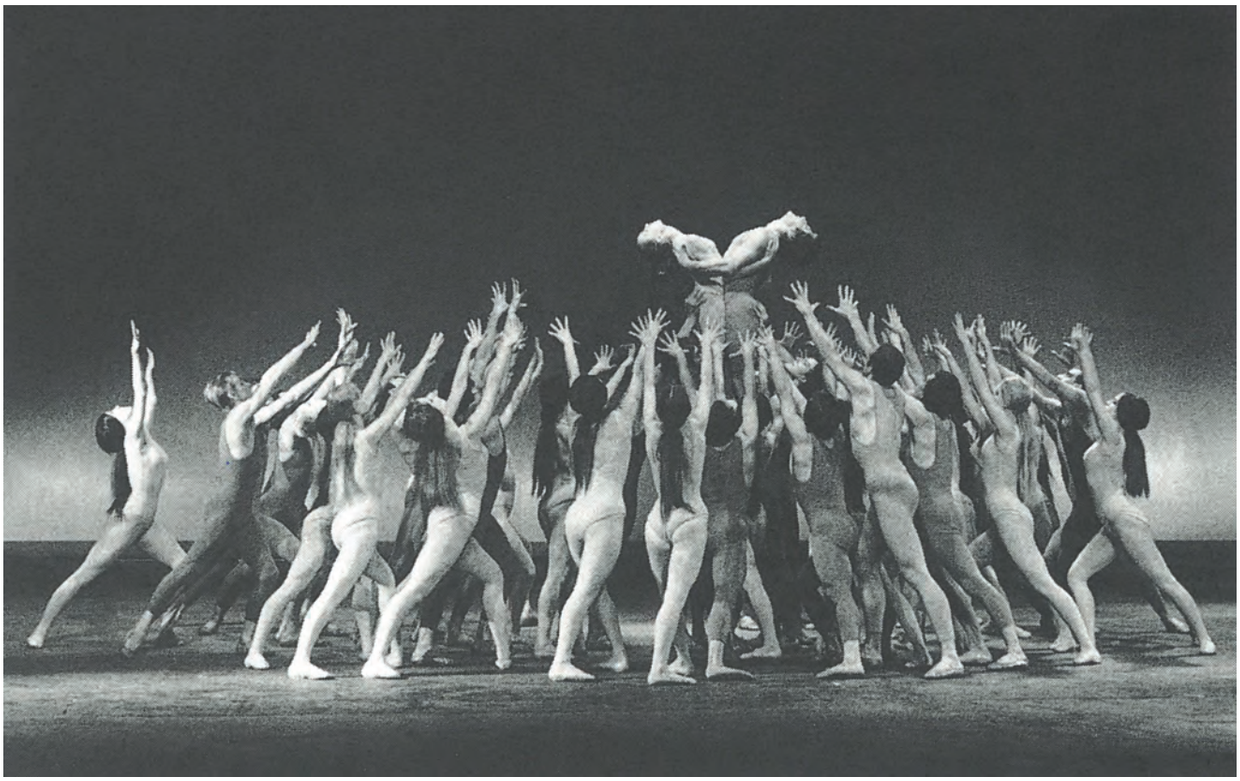
– Voilà Markevitch, c'est le meilleur.

– Les autres aussi.

Il s'en va avec quatre ou cinq disques. Je me souviens avoir dit à la secrétaire : « Ce petit prétentieux, il va se casser la figure ! »

Le ballet est créé à Bruxelles en décembre. Je n'y vais pas. La première est donnée devant un public de notables ; le roi est là. C'est un scandale. *Le Sacre* de Béjart célébrait le printemps par un grand accouplement sexuel final. Les spectateurs se voilaient la face…

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page16



Le Sacre du printemps, *chorégraphié par Béjart, Théâtre des Nations-Sarah Bernhardt, mai 1960 (© Roger Pic)*

Trois mois plus tard, je vois le ballet à Paris, au Théâtre des Nations. Je suis fasciné, émerveillé, et c'est un triomphe.

Peu après, au bureau, coup de téléphone : « Allô… C'est Strawinsky. Est-ce que je vous dérange ? »

Chaque fois qu'il m'appelait, ça commençait comme ça. Vous imaginez : au milieu de l'agitation du bureau, la secrétaire qui vous dit : « Sur la 2. M. Strawinsky ! »

Vous décrochez et vous entendez : « Allô, c'est Strawinsky. Est-ce que je vous dérange ? »

Il annonce qu'ils arrivent tel jour, telle heure (il confirme par télégramme). Comme d'habitude, je loue la limousine, l'hôtel, et Pierre et moi, nous allons les chercher à Orly. Embrassades, effusions ; la voiture démarre et alors Strawinsky demande, sur un ton accablé par les événements :

– Qu'est-ce que c'est que ce petit jeune homme qui m'a pris mon *Sacre* ? Il paraît qu'à la fin ils font tous l'amour sur scène !

– Mais non, dit Pierre, ce n'est pas ça l'important. C'est un grand ballet, très réussi.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page17

– Mon *Sacre*, c'est une jeune fille qui danse au milieu des vieux sages, jusqu'à la mort, vous comprenez ? Dans ma musique il n'y a pas de sexe.

Pierre se penche vers moi et me dit : « Elle en est pleine ! »

– Il faut interdire. Je vous ordonne d'interdire !

Cette fois le séjour est bref, deux jours, et ils repartent. Je demande à Pierre :

– Qu'est-ce que je dois faire ? D'autant que ma direction à Londres ne me dit rien.

– Laissez courir, je vous soutiens.

Et les représentations s'enchaînent. C'est partout le triomphe.

Trois mois plus tard, Orly, ils arrivent. À peine étions-nous assis sur le banc, attendant les bagages, que Strawinsky s'exclame, sur un ton tragique :

– Est-ce qu'ils font toujours l'amour sur scène ?

– Écoutez, dit Pierre, ce ballet, c'est un succès fou, partout. Et vous gagnez beaucoup d'argent !

Alors, silence ; Strawinsky baisse la tête. Pierre ajoute :

– Ce *Sacre* de Béjart va entrer à l'Opéra de Paris. C'est simple : vous n'avez qu'à venir le voir, vous jugerez.

Pendant quatre ans, nous essayâmes. Une fois, ça ne tombait pas bien avec les dates de leur séjour à Paris, une autre, il était enrhumé, une autre fois, c'était d'accord, tout était prêt, la limousine, la loge. À dix-neuf heures, coup de fil : « Je ne peux pas venir. Parce que j'ai la colique ! »

Enfin il vint. C'était le 8 novembre 1968. J'eus la joie inoubliable de monter les escaliers de l'Opéra en le tenant par le bras (évidemment incognito). Derrière suivaient Vera, Pierre et Bob.

Mais il avait bu, il se mouchait tout le temps, nous étions loin de la scène, il ne vit pas grand-chose. Final, triomphe. Dans la loge, silence, personne n'osait l'interroger. Redescente des marches de l'Opéra, j'entre avec lui dans la voiture et je me risque :

– Eh bien, Maître, qu'en pensez-vous ?

Alors il a ce mot tout à fait… *strawinskinien* :

– Finalement, dans ce ballet, ce qui est gênant, c'est la musique.

Dans ces années-là, les trois Strawinsky s'arrêtent donc à Paris tous les quatre ou cinq mois, une huitaine de jours, sur le chemin de leurs voyages incessants. Il adore bien manger. On va incognito dans de bons restaurants populaires. Il boit et s'empiffre. Toute sa vie il a été malade (début de tuberculose, de grippe espagnole, de typhoïde) et il s'est toujours rétabli. Il disait : « J'ai une mauvaise santé de fer. » Il se plaignait toujours.

– Comment ça va, Maître ?

– J'ai mal à la jambe droite, à l'autre, et aussi à la troisième.

Un soir : « Où allons-nous dîner ? – Au Plazza Athénée ! »

(Pour ce qui est de l'incognito, on allait être servi !) C'est plein à craquer, les Strawinsky attendent devant les toilettes. Il me dit :

– Allez voir qui est là.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page18

– Là, tout de suite, il y a Marcel Achard.

Il le connaissait et il dit : « C'est bien difficile d'être le premier par ordre alphabétique. »

– Plus loin il y a Arthur Rubinstein.

Silence. (Après bien des années de camaraderie, il y avait eu un *clash* : Strawinsky avait dédié une petite œuvre à Rubinstein qui ne l'avait jamais jouée.)

On entre dans la salle. Chuchotements de table en table : « Incroyable, c'est lui ! »

Il passe devant Rubinstein sans le saluer. Nous nous asseyons. Je lui demande :

– Quel est votre pianiste préféré ?

– Rachmaninov.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est le seul, quand il joue, qui ne fait pas de grimaces.

– Et Horowitz, vous l'admirez ?

– Je n'ai pas le temps, il joue trop vite.

À part, je demande à Craft :

– Alors, quel pianiste aime-t-il ?

Bob prononce le nom d'un jeune pianiste totalement inconnu :

– Glenn Gould.

Arrivée à l'aéroport d'Orly en 1961 avec Vera et Mario Bois (DR)

Début 1982. Il va avoir quatre-vingts ans. C'est à cette occasion que Kroutchev va l'inviter à venir revoir sa Russie natale (qu'il avait quittée en 1914 et qu'il n'avait jamais revue depuis quarante-huit ans !). Strawinsky hésite. Pierre est totalement contre. Ces affreux soviets. N'oublions pas que, sous Staline, pendant des décennies, aucune histoire de la musique publiée en Russie ne mentionnait le nom de Strawinsky. Finalement il accepte : il brûle d'envie de revoir sa terre, sa ville, la tombe de ses parents.

Pendant trois semaines, il va être grandement fêté. Concerts, hommages. Mais quelle attitude adopter ? Sa conférence de presse eut lieu dans une salle du théâtre Mariinsky, à Saint-Pétersbourg. Or c'est là que son père, le grand chanteur d'opéra, donnait autrefois des récitals. Alors Strawinsky commença :

– Mesdames, Messieurs. Quand j'étais tout jeune, je venais souvent dans cette salle entendre chanter mon père. J'étais toujours là, à droite, près de la colonne. Alors, comme je suis le plus vieux d'entre vous, je vous souhaite la bienvenue ici.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page19

C'est le retour à Paris. Pierre et moi sommes allés le chercher à Orly. Il apparaît, rayonnant, bras en l'air. Il embrasse Pierre sur la bouche (c'est normal), sa femme, et, sans réfléchir, moi aussi. À l'hôtel, Vera disparaît dans sa chambre. Bob sort dans Paris, et Strawinsky, sans même ouvrir sa valise, s'assoit au coin de son lit et nous raconte :

– Ils ont été très gentils. Un jour, l'Association des compositeurs soviétiques a donné un dîner en mon honneur. Le président est un compositeur de troisième catégorie. Parce que là-bas, ils n'ont pas de quatrième catégorie.

Ensuite, le récit se poursuit en russe. Après quoi (il est onze heures du soir), Pierre demande :

– Où va-t-on dîner ?

Strawinsky, enthousiaste, répond :

– Au Fouquet's !

Nous sortons. Il pleut beaucoup. Je lui donne mon imperméable qui est trop grand et traîne dans la boue. Nous montons dans la voiture de Pierre, une vieille 2CV minable. Nous arrivons devant le Fouquet's. Mal fagotés, dégoulinants, ils ont l'air de deux vieux bohémiens. Le voiturier hésite à prendre la voiture. Nous entrons. Tout le monde regarde. Qu'est-ce que c'est que ces deux pauvres types ? Je demande une table au maître d'hôtel. Il n'y en a pas. Strawinsky se met à parler fort, en montrant une table avec sa canne.

Le maître d'hôtel me demande :

– Dites à ce monsieur de se calmer. Et qu'est-ce qu'il dit ?

– Il dit : "Autrefois je dînais souvent là, dans ce coin, avec Diaghilev."

– Mais enfin, qui est-ce ?

– C'est M. Igor Strawinsky.

– Oh mon Dieu ! Excusez-moi ! Pardon, pardon !

Et dans l'instant on trouve une grande table au premier étage. On mange, il boit abondamment. Au dessert, le maître d'hôtel demande :

– Et maintenant, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Tout sauf l'addition.

Il disait cela souvent. Justement, parlons de ce sujet : Strawinsky et l'argent. On a souvent dit qu'il était avare, pingre, grippe-sou. Je pense le contraire. Il invitait souvent, grandement. Il n'était pas avare, il était avide. Et il avait des raisons de l'être. Déjà, pendant la Première Guerre mondiale, il a peu pour vivre, une femme malade et quatre enfants. Pendant quatre ans, il n'y a pas de droits d'auteur.

Un jour, arrivant d'Hollywood, il dit à Pierre :

– En Amérique les impôts sont énormes. Ils me prennent 90 %.

– Mais non, Igor, ce n'est pas 90 %.

– Je crois que vous avez raison, c'est 95 %.

Sachant cela, pour rire, le directeur de CBS lui envoya un jour un Code des impôts. Il lui répondit :

– Merci, c'est un livre très émouvant. Je pleure à chaque page.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page20

À Paris, comme il me demandait souvent de lui apporter de l'argent, j'ai compris que c'était pour des raisons fiscales.

En début de carrière, il avait écrit une petite pièce pour piano intitulée *les Cinq Doigts*, éditée par Chester à Londres. Un jour le directeur, M. Gibson, me demande d'arranger un rendez-vous avec M. Strawinsky. Gibson vient à Paris et lui dit :

– Cher Maître, j'aimerais que vous fassiez une orchestration de cette pièce, *les Cinq Doigts*.

– C'est possible, mais c'est du travail.

– Bien sûr. À combien l'estimez-vous ?

– Dix mille dollars.

Gibson devient blanc, balbutie et finit par accepter. Il s'en va. Strawinsky me dit :

– À ce prix-là, j'aurais dû lui vendre mes dix doigts.

Il ajouta : « Être cher, ça rassure ! »

Avare ? Non. Je l'ai vu, à plus de quatre-vingts ans, donner un chèque de plusieurs millions (d'anciens francs) à l'un de ses fils.

Il se sentait bien à Paris, incognito, sans journalistes, sans obligation. Dans le salon de sa suite, à l'hôtel, il ne regardait jamais la télévision, il n'écoutait jamais de musique. Il lisait, parfois des partitions, très souvent des livres. Il en avait beaucoup dans ses valises : des classiques russes, des romans et des poèmes de contemporains anglo-américains. Et toujours un ou deux Simenon, qu'il adorait. Au début, je lui offris deux ou trois livres, *le Neveu de Rameau* de Diderot, le *Candide* de Voltaire. Et puis un livre sur Paul Klee. Vera s'exclama : « Quelle bonne idée ! Igor, c'est le peintre que tu préfères, n'est-ce pas ? » Il me dit à voix basse : « Comment dire un seul nom… ? »

Bientôt je compris que mes cadeaux alourdissaient ses valises. Alors je lui offris de temps en temps une gravure. Oh, pas un premier tirage (c'était de ma poche), un troisième, un quatrième. Mais enfin c'était Dürer, Watteau, Chagall. Un jour ce fut Goya, un *Caprice*. Je m'en souviens.

Ravi, il s'écria : « Vera, viens voir, c'est Goyaaaa ! »

Dire qu'il ne voyait personne à Paris est inexact. De temps en temps, c'était Boulez. Mais Pierre lui amenait aussi de jeunes compositeurs, ravis, qui montraient leur dernière partition.

Un jour Pierre amena Jean Genet qui demanda qu'on le laisse seul avec le Maître. Quand il redescendit de la chambre, Pierre demanda :

– Alors ?

– Eh bien, dit Genet, je comprends maintenant pourquoi dans *l'Histoire du soldat* il y a le diable.

Cette fois, c'était un jour de mai, un temps superbe. Fin de matinée, téléphone : « Allô, c'est Strawinsky. Est-ce que je vous dérange ? Bob est à Versailles, Vera est allée *shopping*. Me feriez-vous le plaisir de venir déjeuner avec moi ? »

Vous imaginez, pour moi, la joie. Je file à l'hôtel Berkeley. Il est sur le trottoir, il parle avec le groom. Il parlait souvent avec les employés, femmes de chambre, garçons de café, de leur travail, de leur famille. Oui, il était dur avec les durs, mais toujours doux et paternel avec les gens simples.

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page21

Nous nous attablons dehors. Paris sent bon. Il y a du bonheur dans l'air. Il est élégant, blazer bleu foncé, cravate, pochette. Il est heureux. Nous sommes servis par une très jolie jeune fille toute vêtue de rose. Chaque fois qu'elle vient, il lui fait un compliment, sur sa robe, sa coiffure. Dès qu'il nous manque quelque chose, il me dit : « Faites venir la jeune fille rose… » On aurait dit un dandy faisant sa cour. Vieux, pas beau, mais quel charme (russe) ! À la fin du repas, il lui dit : « Mademoiselle, vous êtes si jolie que j'ai peur que quelqu'un vienne vous déranger cette nuit… »

Pendant le déjeuner, nous avions parlé de musique, entre autres de Bach qu'il vénérait par-dessus tout. Il m'avait conseillé, quelques mois plus tôt, d'écouter les cantates.

– Vous savez, lui dis-je, sur votre conseil j'ai écouté beaucoup de cantates. Et je dois avouer que si aujourd'hui j'aime les cantates de Bach, c'est grâce à vous.

– Non ! C'est grâce à Bach.

Un jour, c'était un dimanche, une amie, Anne Béranger, productrice à la télévision, m'appelle :

– Viens donc au studio cet après-midi, on va projeter l'enregistrement que nous avons fait du *Sacre* dirigé par Zubin Mehta.

– Je ne peux pas : M. Strawinsky est à Paris.

– Qu'il vienne !

Je le lui propose. Contre toute attente, il accepte. Je suis assis à côté de lui. Il semble de mauvais poil. À la fin de la projection, je lui demande ce qu'il en pense. Il dit sèchement : « Deux quarante ! »

Je vais voir Craft :

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Ça veut dire que Zubin est trop court de deux minutes quarante. Il va trop vite.

On s'en va. Alors Strawinsky m'explique : « Au début de ma partition, pour le tempo, j'ai écrit : la noire à 120. Mais ce monsieur, il pense que je me trompe. Alors il corrige. »

Je venais de me marier, avec Claire Motte, danseuse étoile à l'Opéra de Paris. Entre autres, elle avait dansé trois ballets de Strawinsky, dont *l'Oiseau de feu*. Vera et son mari, voulant connaître Claire, nous invitèrent un soir à dîner.

La suite, au Ritz. Pierre n'était pas là. Nous étions donc tous les quatre. La soirée fut délicieuse. Vera chaleureuse. Lui, versant la moitié de son verre dans celui de Claire en disant : « À la belle Claire ! » Avant de passer à table, il s'était isolé avec elle sur le sofa et lui avait raconté des souvenirs, entre autres celui-ci qu'elle me rapporta.

Mai 1913. Répétition du *Sacre du printemps* au Théâtre des Champs-Élysées. Nijinsky est sur la scène avec les danseurs, Strawinsky est dans la salle, suivant sur sa partition. À un moment, la chorégraphie boite, les danseurs sont perdus. Strawinsky arrête tout et s'écrie :

– Vaslav Nijinsky, combien comptez-vous là ?

– Igor Fedorovitch, je compte trois.

En effet, c'est trois. On reprend. Arrivé au même endroit, ça boite encore. Strawinsky arrête et demande :

– Vaslav Nijinsky, combien comptez-vous là ?

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page22

– Igor Fedorovitch, je compte trois.

– Mais comment comptez-vous trois ?

– Eh bien : UN, DEUX, ET, TROIS.

Il aime la conversation. C'est un de ses plaisirs. Il aime écouter, et puis égratigner pour rire.

Un matin que nous étions tous les trois, Pierre rappela ce joli mot. On demanda à Mozart, dans ses dernières années, comment il faisait pour écrire de la si jolie musique. Il répondit : « Je mets ensemble des notes qui s'aiment. » J'enchaîne :

– Composer de la musique, ça doit être très compliqué. J'ai toujours pensé qu'il fallait être très intelligent. Par exemple, Prokofiev, est-ce qu'il était intelligent ?

– Pff… Il ne s'intéressait qu'à la musique.

Vous n'êtes pas sans savoir que la vie privée de Ravel est toujours restée mystérieuse : pas de mariage, pas de maîtresse, ni d'amant. Je demande :

– Et Ravel, est-ce qu'il était intelligent ?

– On n'a jamais su !

– Je vois souvent Georges Auric. Il me semble très intelligent.

– C'était le plus intelligent des musiciens français. Quel dommage qu'il n'ait pas écrit de musique !

On continua à bavarder. Je lui dis que la veille j'avais écouté *le Martyre de saint Sébastien* de Debussy, et que ça m'avait ennuyé, avec son final cacophonique. Il répondit :

– Le martyre, c'est pour les oreilles.

En sortant dans la rue, Pierre me dit :

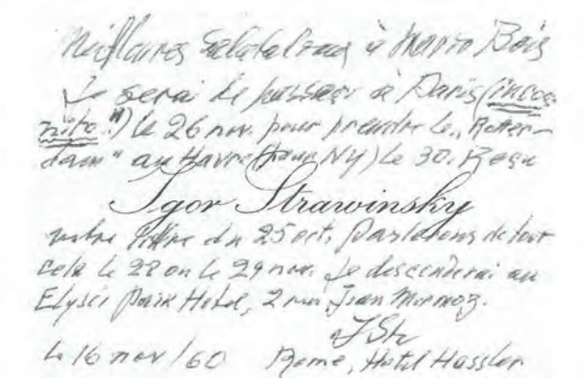
– Par moments, vraiment il m'énerve, Igor, avec toujours ses petites blagues méchantes.

Mais il y a beaucoup de jolis mots de Strawinsky qui sont restés :

« L'inspiration, c'est comme les bébés. Chaque matin il faut la mettre sur le pot. »

« Le talent, c'est 10 % d'inspiration et 90 % de transpiration. »

Aujourd'hui encore, je vois souvent sur les affiches, les programmes, son nom écrit « Stravinski ». J'ai horreur de cela. Les lettres, les télégrammes que je recevais de lui étaient toujours signés « Strawinsky ». Je l'entends marmonner : « Ils pensent que je me trompe, alors ils corrigent. »


Meilleures félicitations à Maria Bois
Je serai de passage à Paris (Hôtel Continental) le 26 nov. pour prendre le "Rotterdam" au Havre (Franc N.Y.) le 30. Reçu
Igor Strawinsky
notre Pétrine du 25 oct. Parfaitement de tout cela le 28 ou le 29 nov. Je descendrai au Elysée Park Hotel, 2 rue Jean Mermoz.
IStr
Le 16 nov/60 Berne, Hotel Hossler

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page23

Strawinsky était bref, méticuleux, ordonné (tout le contraire de Picasso). Ce qui sera toujours étonnant, dans ses œuvres, c'est la concision. Sur sa table de travail il y avait des plumes, des crayons, des règles, des compas.

On lui demanda un jour :

– Mais avec quoi écrivez-vous ?

– Avec une gomme.

Nous sommes en 1970, en septembre, dix-huit mois avant sa mort. C'est l'après-midi. Il appelle :

– Veuillez m'apporter de l'argent.

J'accours. Au Ritz. Il est seul. Vera et Bob sont sortis. Complet silence. Il est bien habillé. Lentement il va dans sa chambre et revient, un manuscrit à la main.

– C'est mon *Requiem*. Je suis en train de le terminer. On le jouera à mon enterrement.

© *Dennis Stock, Magnum*

Il tourne les pages, il les caresse :

– Mon *Requiem*… Mes amis le redoutent. Mes ennemis l'attendent.

Il est assis sur le bord du canapé, tout penché en avant, courbé sur ses pages. Je vois sa tête baissée, devant moi, son crâne avec ses rares cheveux bien coiffés. La fenêtre est ouverte et, de l'autre côté de la place Vendôme, exactement à l'opposé, j'aperçois, au premier étage, la chambre où est mort Chopin.

Il parle, comme s'il était seul. Je regarde son crâne, je pense à tout ce qui en est sorti.

Cet homme, si on veut le définir, il faut dire : abondance de vie.

Quelques jours plus tard, Bob me dit que Strawinsky a découvert au Ritz, dans les combles, un vieux piano. Et que tous les matins il y joue du Bach. Les locataires de la chambre du dessous ont déposé une plainte chez le concierge :

– Il y a un vieux bonhomme qui tape sur un piano. Ce n'est pas possible.

Et si on leur avait dit : « Vous vous rendez compte ? Tout près de vous, Strawinsky joue Bach ! » Mais peut-être auraient-ils demandé : « Qui c'est Strawinsky ? » Et peut-être même : « Qui c'est Bach ? »

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page24

Les derniers temps, les Strawinsky songeaient à s'installer à Paris. Vera me demanda de chercher un appartement à acheter. Mais il était bien tard. Il avait quatre-vingt-sept ans, il marchait de plus en plus difficilement.

Peu après, ils débarquèrent à Paris, encore une fois. Accueil à Orly. J'avais fait préparer le fauteuil roulant. Six jours plus tard, retour à l'aéroport. Ils s'en allèrent. Embrassades. Le fauteuil roulant disparut derrière une porte.

Pierre et moi, nous montâmes sur la terrasse. Plusieurs avions décollèrent. Nous ne savions pas dans lequel ils étaient. Ils disparurent dans les nuages. Le cœur serré, sans parler, je sentais, je savais que c'était la dernière fois. Sur le chemin du retour, je demandai à Pierre :

– Strawinsky est-il toujours aussi religieux ?

– Plus que jamais.

– Et vous, Pierre, croyez-vous en Dieu ?

Alors il a eu cette phrase qui continue de me troubler :

– D'où voulez-vous que nous vienne cette soif, que nous constatons en nous, de connaître, connaître toujours davantage ?

Dans les mois qui suivirent, Strawinsky fut hospitalisé en Suisse où Pierre alla le visiter plusieurs fois. Il me rapporta que les Russes avaient envoyé deux hommes qui proposaient avec insistance que Strawinsky soit enterré à Saint-Pétersbourg. Sa tombe était prévue, juste à côté de celle de Tchaikowsky. Ce fut un refus, Strawinsky dit sa volonté d'être enterré à Venise, au cimetière *San Michele*.

Pierre m'annonça bientôt que son cher ami avait été transporté dans un hôpital de New York.

Un matin de mai 1971, à Paris, j'étais dans un studio où des danseurs répétaient un ballet sur la *Symphonie en trois mouvements* de Strawinsky. Soudain, quelqu'un entra et annonça : « Strawinsky est mort ».

Le soir TF1 modifia ses programmes et projeta *l'Oiseau de feu*. C'est Claire qui dansait.

Trois jours plus tard, les télévisions du monde entier retransmirent l'enterrement à Venise.

Venise de toutes les couleurs, riche de tous les styles
Venise qui pourtant ne ressemble à aucune autre
Venise des palais, Venise des prisons
Venise Arlequin, Venise Pulcinella
Venise capriccio, Venise oiseau de feu
Venise festival, Venise carnaval
Venise en robe longue et Venise prière
Venise barcarolle et gondole funèbre
Venise pour un jour, Venise pour toujours
Venise pour les noces, Venise pour la mort

01-Bois-corTC2-OK_communication 30/06/15 13:46 Page25

Souvent je pense à lui.
Il n'est pas loin.
Je sais…
Ce soir il dort à Venise.

Strawinsky sortant de l'hôtel Bauer Grünwald, Venise, 1957 (DR)